

que exactement rond, d'un diamètre de six à sept pieds. Rien n'agite la surface de leur eau immobile et jusqu'aujourd'hui tous les sonages les plus obstinés et les plus complets n'ont pu en faire découvrir le fond. Evidemment ces puits sont d'anciens cratères volcaniques depuis longtemps éteints, et l'eau qui les remplit a dû sourdre tranquillement à travers les profondeurs du sol; toute la surface de la région qui les entoure porte la trace de puissantes commotions de la nature; la lave sous toutes les formes et d'énormes blocs de granit brisés, épars, jetés ça et là dans un désordre fougueux, en sont une attestation frappante. La vallée où se trouvent les puits naturels est toute petite; le train y arrête, s'y alimente d'eau et continue jusqu'à ce qu'on atteigne les falaises murailles de pierre énormes, coupées à vif, entre lesquelles il n'y a guère que la largeur de la voie ferrée, et qui ont l'air de se menacer les unes les autres. On dirait des titans antiques voulant se précipiter dans une dernière lutte et arrêtés subitement au milieu du suprême effort; ils se regardent, ils frémissent, ils grondent, mais restent impuissants, cloués sur le sol, qui va les retenir pour l'éternité. Les Palisades sont à cinq mille pieds au-dessus de la mer et donnent leur nom à un petit village situé dans leur sein, d'où les diligences rayonnent de tous côtés jusqu'à des distances de cent milles.

Marchons, marchons encore quelques heures, et nous allons atteindre les premiers contre-forts des Sierra-Nevadas. Enfin, nous voilà définitivement sortis du désert, et nous allons entrer dans la vigoureuse et resplendissante nature qui s'étale sur le versant occidental du continent américain.—Le premier phénomène auquel on initie le voyageur, en arrivant dans le Nevada, c'est la grande caverne de Shell Creek Range. Shell Creek est un maigre chaînon des Sierras, dans les flancs duquel s'ouvre la caverne. L'entrée en est basse et obscure sur un espace d'environ vingt pieds, puis, graduellement elle s'élargit en même temps que la voûte s'élève. De nombreuses chambres se découvrent à droite et à gauche du passage, d'une dimension variable; l'une d'elles, appelé la salle de danse, a soixante-dix pieds sur quatre-vingt-dix; le plafond est à une hauteur de quarante pieds et le sol d'un beau sable compact; une source d'eau, fraîche comme la lèvres d'une vierge, y coule au milieu des graffois, puis, à mesure qu'on avance, s'ouvrent de nouvelles chambres dont les parois ruissellent de stalactites étincelantes. Jusqu'ici cette caverne plonge-t-elle dans le ventre des monts, c'est ce qu'on n'a pu déterminer encore; elle a été explorée jusqu'à une profondeur de quatre mille pieds, mais on n'a pu pénétrer plus avant à cause d'un large précipice qui s'ouvre subitement sous les pas à cette distance.

Nous allons, nous allons toujours; le train semble avoir hâte, aussi lui, de secouer la poussière entassée de trois jours de désert. A travers les gorges et les défilés des montagnes, la locomotive plonge et replonge, tourne et retourne, frémissante, allégre, joyeuse, jetant des cris qui font dresser l'oreille aux échos étonnés, contournant les rochers, descendant avec les pentes, puis se redressant lentement pour gravir quelque plateau, comme un baigneur qui émerge de l'onie. Nous montons, nous montons sans cesse et s'en nous en douter, tant il y a de détours et d'évolutions, jusqu'au sommet des Sierras qui bientôt vont apparaître dans toute leur grandeur sauvage et luxuriante à la fois. Nous passons le Pic du Diable, un seul bloc de pierre haut de mille pieds, aux arêtes vives, semblable à un géant pétrifié au moment où il voulait escalader les nues; nous passons la tombe de la Vierge, tertre solitaire surmonté d'une croix de vingt pieds, qui renferme la dépouille d'une jeune fille morte à dix-huit ans dans cet endroit même où elle accompagnait une troupe d'émigrants, alors qu'il y avait à peine un chemin tracé dans l'immense solitude. De temps à autre, les plaines d'alkali apparaissent encore sous forme de taches de cinq, dix et quinze milles de longueur, mais on sent que la nature fait enfin un effort suprême pour secouer son enveloppe aride et s'agit dans son sépulcre de sable. Les Sierra-Nevadas sont le fruit de ce travail formidable; aussi elles jaillissent, imposantes et splendides, poussant dans tous les sens leurs rameaux altiers, et jettent au désert un défi que mille échos répètent, à mesure que le train poursuit sa course retentissante.

Nous ne sommes encore qu'à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, mais l'ascension est continue, les sommets des montagnes se rapprochent, les forêts qui bordent leurs flancs envoient à tous les vents de l'air leurs puissants parfums; la solitude inanimée a disparu; on sent que l'homme est près, et qu'il apporte à l'interminable richesse minérale de cette région toute la vigueur de son activité.

Au point du jour, le dernier de ce voyage tant de fois maudit, dès que l'aurore commencera d'envoyer quelques feux blêmes sur les cimes blanches des Sierras, et que ses rayons timides courront comme des souffles sur les pentes boisées, au milieu des gorges s'abandonnant à ses baisers féconds, nous aurons atteint Truckee, la première ville qui mérite ce nom depuis le départ d'Omaha, et nous sentirons déjà les premières effluves du paradis californien venant à nous sur l'aile de la brise gonflée de parfums.

A Truckee, nous resterons une demi-heure; cette petite ville est située à peu près au commencement des *snow-sheds* qui, maintenant, vont s'étendre presque sans discontinuité sur une longueur de quarante à cinquante milles. Nous sommes au milieu même des montagnes qui, de tous côtés autour de nous dressent leurs sommets couverts de neiges éternelles et entourent sous nos pieds des gorges formidables où brillent tous les feux, où s'épanouissent toutes les caresses de la végétation rendue à la liberté. Nous arrêtons, et maintenant, jusqu'à ce que nous ayons descendu le versant opposé des Sierras, les plus subimes grandeurs de la nature vont se prodiguer sous l'œil insatiable du voyageur: nous en aurons, pendant une demi-journée, de quoi compenser peut-être pour les quatre martels jours que nous venons du subir.

Je veux me recueillir un moment pour raconter les impressions encore si vivaces, si profondes, peut-être uniques dans ma vie errante, que j'ai éprouvées sur tout le parcours des Sierra-Nevadas; je ne pourrai pas les retracer, mais si j'arrive seulement à en retrouver quelques reflets, j'aurai fait beaucoup pour le lecteur, et pour moi-même qui en ai conservé un impérissable souvenir.....

La petite ville de Truckee est entourée de neige pendant toutes les saisons de l'année, sous un soleil radieux et piquant. Mais à côté de la neige sont les fleurs; les glaciers des montagnes creusent leur lit et y restent, mordus en vain par le soleil qui ne peut percer leur épaisse couche, tandis que tout auprès la végétation revêt ses plus scintillantes couleurs.

Quatorze milles plus loin est le *Sommet*, le point le plus élevé qu'atteint le chemin de fer dans les Sierras. Nous y sommes à une hauteur de sept mille pieds, avec la perspective lointaine des plus hauts pics qui s'élèvent jusqu'à dix et onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est ici la ligne de

séparation des eaux qui descendent des montagnes et qui toutes vont grossir une seule rivière, la Sacramento, qui débouche dans le Pacifique. Il nous reste deux cent quarante-cinq milles à faire pour atteindre San-Francisco.

Nous touchons au terme; chacun le sent à la figure épanouie des voyageurs, à leur regard brillant d'espérance. Le ciel, où courent des franges d'azur et de pourpre, envoie mille rayons qui éblouissent le front argenté des Sierras. Sur ces hauteurs qui touchent aux nues, la nature prend un air de fête grandiose qui éclate comme une immense fanfare céleste; la joie et la délivrance rayonnent dans ces superbes élans des montagnes qui cherchent à atteindre, chacune, le plus haut point possible de l'espace: avec elles s'élève l'âme des voyageurs enfin affranchis de la pesante étreinte du désert; le transport de la nature se communique à tout ce qui respire, et en la voyant si glorieuse et si fière de s'exercer dans toute sa puissance, on se sent soi-même renaitre et grandir sur les ailes infinies de l'imagination.

Oh! quel spectacle et quel enchantement! Ici vous tournez quelque cap gigantesque qui se dresse au-dessus d'un abîme de quinze à dix-huit cents pieds; à peine y a-t-il la largeur de la voie ferrée; le train passe lentement, mesurément, un rien suffirait pour le précipiter dans l'abîme entr'ouvert; le regard du voyageur, à la fois épouvanté et charmé, contemple avec ravissement et se détourne avec terreur; c'est que cet abîme est à la fois terrible et délicieux. Dans cette horreur béante la nature a enfoui, comme dans un refuge, ses plus brillants trésors; elle l'a recouverte d'un tapis de feuillages dorés et de fleurs; on dirait une couche du paradis glissant aux sombres profondeurs de la terre. Les vallées et les gorges des Sierras ont une grandeur magique et en même temps juvénile, quelque chose de nouvellement éclos, frais, riant et formidable à la fois; que dire en effet de ces immenses précipices qui n'ont rien de farouche que leur profondeur, et qui de tous côtés envoient au regard les mille rayons de leurs jardins, de leurs parterres émaillés? Presque au fond d'eux on peut voir de jolis petits villages de dix, quinze ou vingt feux, d'où leurs habitants gravissent jusqu'aux plateaux à travers des sentiers bordés de plantes et d'arbustes aux feuillages de toutes les nuances; on y voit aussi des rivières coulant au milieu d'innombrables détours, comme des serpents effrayés; l'éclat fugitif de leurs flots se mêle avec celui de la végétation qu'ils reflètent et qu'ils alimentent, pendant que le spectacle de l'industrie humaine qui, jusque dans ces profondeurs, cherche des éléments à son activité, viens s'ajouter encore aux magnificences de la nature.

Les pentes et les vallées des Sierras sont couvertes de pins exploités sur une grande échelle, en même temps que retentissent de toutes parts les travaux des mineurs disséquant les inépuisables mines d'or et d'argent.

On conçoit qu'un chemin de fer ne peut traverser une chaîne de montagnes en droite ligne, qu'il contourne sans cesse et suit chaque détour; il ne peut pas escalader les pics ni plonger dans des gorges, et par conséquent la route à faire se trouve de beaucoup rallongée, mais qui s'en plaindrait dans les Sierras? On ne se lasse jamais d'un pareil spectacle. Le véritable beau a le privilège d'être de plus en plus nouveau, de même qu'un sentiment profond puise de nouvelles forces dans sa durée et ne s'altère jamais à aucun contact.

Lorsqu'on a descendu le versant opposé des Sierras on commence à voir se dérouler dans un lointain magique les glorieux champs de la Californie. On entre en plein dans la vallée féconde de la rivière Sacramento; tout ce que la nature peut produire s'étale sous le regard; les céréales de toute espèce, le maïs, les vignobles, les champs de moutarde, de betterave, des vergers qui contiennent tous les fruits imaginables, jusqu'aux plants de caféiers et de mûriers pour les vers à soie, tout cela flotte et se balance avec orgueil sur les mamelles gonflées du sol; mais aussi, comme contre-partie, la poussière devient intense et les mouches intolérables. Le ciel est plein d'azur et le soleil joyeux; déjà quelques souffles affaiblis du Pacifique viennent toucher le front du voyageur qui sent sa vie renaitre et l'espoir s'agiter dans son sein.

A une heure de l'après-midi on atteint Sacramento, capitale, de la Californie, petite ville de dix-huit mille âmes, ravissante lumineuse sous un ciel de pourpre qui, pendant des mois entiers, ne change point. Nous n'avons plus maintenant que quarante-six lieues à faire pour atteindre San-Francisco, où nous serons le soir même à huit heures.

Sacramento est enveloppé d'arbres, de vergers odorants, et repose sur les bords de la rivière qui porte son nom; on y arrête une demi-heure pour prendre le dîner, puis on se remet en route pour le Pacifique dont on voit au loin les rivages montagneux bleuir à l'horizon.

Maintenant, nous allons traverser de nombreuses petites villes dont la population varie de deux mille à dix mille âmes; nous sommes dans l'Etat le plus riche de l'Union américaine; nous allons passer par l'Eldorado, dont le sol fourmille des ossements accumulés des chercheurs d'or. Aujourd'hui c'est la culture de la vigne et des fruits qui fait la principale occupation de ses habitants; la récolte du vin et du cognac donne jusqu'à trois cent mille gallons; une colonie de Japonais y a même introduit la culture du thé qui a réussi admirablement; celle des vers à soie donne de forts beaux résultats, et l'on voit arriver promptement le jour où cette terre favorisée du ciel produira également les épices de l'Asie et les fruits des tropiques.

A. BUISS

(A continuer.)

LE PREMIER RENDEZ-VOUS

Je viens de la revoir cette place adorée,
Place à jamais déserte et qui semble dormir;
Place de tous connue, et pourtant ignorée,
L'herbe semble y rester froide et désespérée
De ce doux souvenir.

Rien ne semblait changé, car même sur la terre
Dormaient quelques débris d'une rose arrachés;
Ils semblaient sommeiller en gardant un mystère
Et donnaient leurs parfums à la place si chère
Qui les avait cachés.

La brise fo'âttrait à travers le feuillage—
Ce n'était pas un souffle, un soupir tout au plus,
Et son chuchottement, comme un doux babillage,
A travers les buissons laissait sur son passage
Des accords suspendus.

C'est sur ce banc moussieux où l'herbe se lutine,
Que nous vîmes, tous deux, en rêvant nous asseoir;
C'est là que sans frayer sa lèvres purpurine
Caressait avec joie une fleur d'églatine
Qui souriait au soir.

C'est là que j'ai senti les fleurs de la tendresse
Envahir à la fois mon esprit et mon cœur;
C'est là que tout dans l'air respirait la mollesse
Que tout berçait d'amour et de parfums d'ivresse
Mes rêves de bonheur.

C'est là, sur ce tapis de mousse et de verdure,
Que ses pieds frémissants ont tourmenté le sol,
Et que ses yeux rêveurs, en voyant la nature,
Laisaient trembler son cœur tout rempli du murmure
D'un léger rossignol.

O souvenir charmant d'une heure solennelle,
Rêves d'amour bercés pour la première fois,
Avenir entrevu dans la vie éternelle,
Alors qu'un ange blond caressait de son aile
Le son de cette voix!

Espoir et doux soupirs enfermés dans un âme,
Chansons, propos discrets, emportés sans retour,
Regards pleins de langueurs, où se mourait la flamme,
Battements oppressés qui révélaient la femme
Et doux serments d'amour....

Longs rêves embrasés d'une seule parole,
Alors qu'un gros soupir parle pour votre émoi,
Pensers qu'emportera le destin qui s'envole,
Pensers que le destin livre à l'heure frivole,
Sans regret et sans loi!

Tout a passé sur nous comme passe une étoile
Qui d'un sillonn de feu s'embrase dans les airs,
Tout a chanté l'amour que l'amour seul dévoile,
Du bonheur, le mystère a soulevé le voile
A nos yeux entr'ouverts.

Tout cela s'est éteint comme un rêve qui passe.....
Une heure, et tout a fui, par le vent dissipé;
Et rien n'a plus parlé.... de même dans l'espace
L'oiseau ne chante plus quand sa veine se glace
Et qu'il se sent frappé.

Mais tout n'a pas vécu pour ne vivre qu'une heure—
Qui frémit une fois peut sans cesse frémir;
Et Dieu n'a pas voulu quand l'âme souffre et pleure
Que l'amour fut un mot, que l'espoir fut un leurre
Qui trompe l'avenir.

Et ces transports secrets que l'âme porte en elle
Semblaient encor vibrer ainsi que des chansons,
Et nos serments d'amour, de tendresse éternelle
Comme un fil de la Vierge à la blancheur si belle,
Semblaient pendre aux buissons.

GASTON WIALARD.

A VICTOR-EMMANUEL

POUR L'ALBUM DE L'HONORABLE T. FOURNIER

Triomphe, roi bandit, la victoire est à toi!
Te voilà le grand maître en la Ville Eternelle,
Et tu tiens dans tes fers notre Pontife-Roi!....
Triomphe, renégat!.... ton œuvre est immortelle!

Enfin tu crois tenir sous toi la papauté,
Comme un vautour avide étiret une colombe,
Et tu te rjouis, dans ta folle fierté,
Que la voix du Christ meurt et que l'Eglise tombe!

Quoi! tu ne sais donc point, sanguinaire apostat,
Que le soleil lui-même après un jour d'orage....
Triomphe donc.... demain, de son plus vil éclat
Rome rayonnera pour montrer ton naufrage!

Alors le grand martyr qu'admire l'univers,
Même sous le genou de son vainqueur immonde,
En victoires verra se changer ses revers,
Apparaître plus grand que tous les rois du monde!

Car depuis deux mille ans la tempête a grondé,
Les vagues ont rugi contre l'esquif de Pierre,
Et toujours, ô mystère! une main l'a guidé,
Et devra le guider vers l'éternelle sphère.

Et quand tes ennemis, ô catholicité,
Etouffés du succès de leurs luttes suprêmes,
Croyaient te voir tomber sous leur impiété,
C'est à ce moment-là qu'ils tombèrent eux-mêmes!

Et quand le conquérant, dont le glaive de feu
Sous son tranchant faisait trembler l'Europe en peine,
Voulut un jour toucher au Vicaire de Dieu,
C'est alors que du front il toucha Sainte-Hélène!

Mais pour toi le passé, vampire, est sans leçons!
Pourvu que tu sois roi, pourvu que l'on t'acclame,
Rien ne peut arrêter tes violations:
Le tison du remords s'est éteint dans ton âme.

Et tu dis: "Gloire à moi! Je l'ai soumise enfin
"Ce vicillard qui tenait Rome dans l'es-clavage;
"La puissance de Christ déjà tire à sa fin,
"Et la liberté va régner sur mon rivage!

"Et mon nom, astre d'or, toujours s'élèvera,
"Et les siècles futurs proclameront ma gloire!"
—Non, tu n'as pas menti, ton nom maudit vivra,
Mais en lettres de sang, aux pages de l'histoire!

Et, lorsque l'avenir, voulant d'un criminel
Peindre l'atrocité, l'audace scélérate,
Aura nommé Juda, Lacenaire, Erostrate,
Il ne t'oubliera point, Victor-Emmanuel!

W. CHAPMAN